



Célibataire sans enfant

Juillet 2020

Kevin Dio · Lydie Donnet · Danièle Escudié
Florence Metge · Sophie Moreau · Juste Phi

reticule.fr

Réticule #7 : Célibataire sans enfant

Juillet 2020

Table des Matières

L'oiseau de feu

Lydie Donnet

La vie d'artiste

Juste Phi

Célibataires for rêveurs

Danièle Escudié

Cher Tristan

Kevin Dio

Plan de carrière

Florence Metge

Nullipare et partout

Sophie Moreau

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2020 Réticule. Tous droits réservés.

L'oiseau de feu

Lydie Donnet

Allongée sur son divan de couleur parme, Elsa regarde, épuisée, les reflets moirés de ses panneaux japonais.

Lasse, il ne se fait pas encore tard et las, elle est éreintée. Est-ce la chaleur ambiante qui l'alourdit, cette météo estivale qui est censée rendre la vie des gens plus gaie ? Hier, à son retour de Rennes, elle était toute guillerette, mais cette joie l'a quittée sitôt qu'elle a remis le pied dans cet appartement parisien. Solitude, quand tu nous tiens. Ce matin, il a fallu recommencer le même scénario, ce scénario qu'elle répète incessamment depuis des mois, toujours le même. D'abord, descendre à la boîte à lettres pour récupérer son journal, ensuite, allumer l'écran d'ordinateur pour enfin, rester alerte, attendre des nouvelles du front, de ceux qui s'affairent, qui se battent, sur le terrain, sans relâche, les petites mains du sacro-saint siège. Parfois ils ont besoin d'un conseil, d'une écoute, d'une directive, alors ils appellent les commandeurs, les gens du siège, ceux qui travaillent de chez eux et qui dirigent, les chefs d'orchestre, comme Elsa.

Elsa reste près de l'écran, parée à répondre à tout moment, à motiver ses troupes s'il le faut, à leur donner les moyens de se battre pour faire fructifier l'entreprise. En parallèle, elle navigue de *call* en *call* pour partager ses observations qui, de fil en aiguille, permettront de faire évoluer l'organisation dans un sens favorable, c'est-à-dire productif, armée d'une patience prodigieuse, car le temps a son temps propre au siècle.

Il y a quelques années encore, son métier la passionnait. Elle parcourait la France pour accompagner ses collègues, rencontrait des clients, des gens intéressants, inspirants, prenait le taxi, dormait dans des hôtels confortables et, lorsqu'elle avait le temps, flânait dans les villes qu'elle découvrait, à la recherche d'un sanctuaire de repos qu'elle trouvait dans une église, sous des halls, dans une librairie, ou sur la terrasse d'un café. Elle repensait à ses succès, à l'énergie renouvelée de ses équipes dont elle avait absorbé la pression qu'elle relâchait le soir, dans le temple de sa solitude. Douce solitude, qu'il était bon de retrouver le calme de l'eau dormante après une tempête agitée !

Et puis, il y a eu la crise. Et puis, le télétravail. Et puis, la réorganisation des services. Et puis, et puis elle ne sait pas, elle ne sait plus, ce qu'elle fait, ce qu'elle doit faire, ce qu'il faut faire ni ce qu'elle devra faire.

Si ces événements avaient eu lieu il y a dix ans, elle aurait attendu sagement, des jours meilleurs, une feuille

de route, des lendemains qui chantent. Mais l'oiseau de feu n'est plus sur sa branche, il s'est envolé. Il n'a laissé, dans sa fuite, aucune trace. Il est juste parti. Comme l'espoir, il est parti. Il y a dix ans, il aurait laissé une plume, qui serait tombée doucement dans la paume d'Elsa. Il y a dix ans, elle avait vingt-cinq ans.

Mais à trente-cinq ans, elle ne le voit plus cet oiseau de feu, qu'elle a pourtant fait tatouer sur sa peau.

Marron, beige, marron, beige, marron. Il y a cinq panneaux, dont la rencontre crée ces reflets moirés lorsque deux pans se superposent.

Les oiseaux chantent sur les toits de Paris. Qui sont-ils, ces oiseaux ? Les mésanges sifflent à tue-tête sur des toits gris à défaut de charmilles.

Les prouesses de Chad Lawson au piano passent en boucle sur son smartphone. Le piano, les oiseaux, les reflets sur les panneaux, le soleil qui se couche, avalé par Niout, le nuage rose qui se forme et s'étale comme un drap de soie dans un ciel bleu parsemé de nuages ouatés. Les couleurs se confondent et bientôt elles s'effaceront pour laisser la nuit, les reflets disparaîtront et les panneaux paraîtront plus foncés.

Tristesse, mélancolie, peur, appréhension, incompréhension, questionnements, solitude.

Solitude. Elsa fait l'expérience, plus que jamais, de sa solitude, et, dans cette solitude, c'est sa féminité qu'elle

interroge, cette féminité qui se révèle dans sa rencontre avec elle-même.

Suis-je une femme ? Qu'est-ce qu'une femme ?

Elle balance son bras gauche et sa main saisit, d'un geste mou, le roman de Gertrude Stein posé sur sa table basse. Gertrude. Une femme noble, qu'elle admire, une intellectuelle, visionnaire, avant-gardiste, révélatrice de talents. Une femme de société, ouverte sur le monde, connue, aimée, respectée, fidèle à ses principes pourtant. Une femme observatrice, tolérante, obstinée, témoin des événements de son temps, une époque tragique, révolue, mais finalement, chaque période a ses drames, ses guerres, ses crises et ses tournants.

Un tournant, un carrefour. Trente-cinq ans. Pas d'enfants.

Gertrude n'a pas eu d'enfants. Elle a été heureuse, nonobstant. Elle le voit, elle le sait, elle le ressent dans ses textes, profonds, miroirs de l'autrice qui se dévoile dans toute sa féminité, heureuse, heureuse, heureuse et assumée.

Les bruits de la rue ne recouvrent pas la mélodie du pianiste. *I wandered Lonely as a cloud*. Cela s'accorde si bien au moment présent.

La mollesse, la nonchalance, il faut l'accepter, et faire d'un fardeau un moment unique, de recueil, d'élévation émotionnelle. Un moment, son moment à elle. Savourer ce moment. Et pourtant.

Pourtant depuis quelques jours, ces questions l'envahissent. Elle voudrait que ses consciences se taisent, qu'elles la laissent. Mais la solitude n'est pas la même solitude, cette solitude n'est pas le recueillement retrouvé après les liesses, cette solitude est une lourde paresse, imposée. Cette solitude lui pèse et son esprit confesse.

Il y a ce garçon, Robin, un garçon plus jeune qu'elle et dans ce sens cela paraît toujours surprenant, mais Elsa va toujours à contre-courant, question de tempérament peut-être, de liberté, sûrement. Il y a donc ce garçon rencontré sur une application, méthode de rencontre moderne, pas moins romantique pourtant qu'une rencontre au hasard d'une ruelle, car cette rencontre est un vrai hasard, un miracle. Un jeune professeur de français aux passions communes, un émotif, épris de poésie et assoiffé de culture, un havre de paix pour son cœur torturé.

Un confinement, une rencontre à distance, finalement la distance en amour a du bon, on se découvre, on tombe amoureux, les âmes sont des âmes, sœurs, avant d'être des corps, c'est bien plus naturel. Mais ces questions reviennent comme un boomerang, ces questions qu'elle pensait avoir élucidées. Je suis femme et je n'ai pas d'enfants, et c'est mon choix, de ne pas avoir d'enfants, c'est mon droit aussi.

Lui-même est là pour le lui rappeler. Elle le rassure. Le temps ni les autres ne forcent à rien.

Pendant des années, elle a eu à justifier ses choix, auprès de ses amies proches, de ses collègues, de gens rencontrés de manière fortuite aussi, ces personnes qui s'insurgeaient de la voir seule.

Une trentenaire seule est, dans l'esprit des hommes, une femme perdue, une femme à problèmes, une folle, une malheureuse ou une incomprise.

« Mais tu es belle pourtant, tu devrais être mariée, avoir des enfants, tu n'as juste pas trouvé le bon ».

Trouver le bon, quelle idée ! Comme si la destinée d'une femme était gravée dans ses ovaires.

Elsa doutait parfois, d'elle-même, de ses choix, mais ces questions-là, posées à ce moment-là, étaient celles que ses imprécateurs avaient introduites par effraction dans son esprit qui lui, restait rebelle à cette prétendue évidence.

Il avait fallu qu'elle démontre que son choix était le fruit d'une conviction, d'une réflexion profonde. Ce combat, elle l'a mené chaque jour, jusqu'à ce jour. Elle a gravi les échelons de son entreprise en esquivant les questions indélicates, plus ou moins directes, des managers et des services de ressources humaines.

Sa vie était libre, épanouie, sans entraves. Épanouie. Elle le pensait. Jusqu'à ces derniers jours. Allongée sur son divan parme, elle se laisse aller à ses rêveries mais

elle ne rêve pas. Elle est comme paralysée. Paralysée mais pas inerte, paralysée, mais bien vivante.

Parce que sous cet immobilisme apparent il y a un élan. Un élan vers une autre vie. Un saut en parachute.

« *Love is the flower of life* ». L'amour. L'amour donne des ailes. Qui aurait cru qu'elle eut pu dire cela à trente-cinq ans. L'amour, croisé, jamais accueilli, pas le temps, pas le moment, l'amour. L'amour a vingt-sept ans et de grands yeux couleur ambre. L'amour a vingt-sept ans, l'amour s'impose comme la rose révèle sa splendeur une fois éclos. L'amour arrose de la rosée cristalline de ses pétales le linceul de ses années, le tombeau de sa féminité, pour en réveiller la momie ensevelie sous des rubans trop serrés.

Ces nœuds, il était temps de les défaire. Il était temps de laisser sa féminité voguer au rythme du courant de la vie, sur les flots dans le murmure du vent. Et après ?

La vie d'une femme appelle-t-elle nécessairement la vie ?

Peut-être, peut-être pas.

Elle reçoit un poème, de Robin, il n'en est pas l'auteur, il n'est que le vecteur, non il n'est pas « que », il est. Vecteur et acteur, acteur de la vie qu'il éveille, et qu'il ne sait pas qu'il éveille pendant qu'elle veille, elle, allongée sur le divan, sur ses années qui ont passé, qui sont et qui... vont, au fil de l'eau.

Elle ne pense à rien. Est-ce inquiétant de ne pas penser ? Pourquoi serait-elle obligée de penser ?

Elle veut juste méditer, et méditer n'est pas penser, méditer c'est se laisser remplir par le plein du néant.

Les femmes ont tellement de pression qu'elles ne peuvent pas prendre de décision sans mesurer toutes les conséquences de leurs actions, y compris les conséquences maternelles.

Mais il est bon de ne pas penser à tout cela.

Elsa se lève et marche jusqu'à la salle de bain. Elle ferme le robinet fumant. De l'eau stagnante du bain se dégagent des odeurs mêlées d'orange, de miel et d'Ylang-Ylang. Elle se dévêt lentement, regarde dans le miroir ce corps encore jeune et ferme. Elle entre avec grâce dans son sanctuaire, divine titanide à la recherche de son corps, ce corps qu'elle laisse glisser contre l'émail, jusqu'au menton. Allongée sur le côté, elle laisse glisser sa main gauche, hors de l'eau, sur le carrelage. Sa main droite rejoint sa main gauche et vient la toucher. Les doigts se rencontrent et se serrent, comme s'ils se découvraient pour la première fois. Volupté de ces mains qui dansent sous le regard exalté de la femme qui se donne et s'abandonne.

Le temps s'est arrêté sur sa féminité. La musique continue de tourner, le sablier géant laisse couler son sable brûlant, ce n'est pas le même temps.

Le temps de sa féminité n'est pas celui de la maternité. Peut-être le sera-t-il, un jour, peut-être pas.

Au sortir du bain, elle se sent bien. Elle ne pense toujours à rien. Demain, elle ne travaillera pas, elle a pris sa journée. Elle a un entretien. Certains diront que ce n'est pas le moment, qu'elle a trente-cinq ans, que l'horloge biologique n'attend pas et qu'il vaut mieux profiter de la stabilité de sa situation professionnelle. Au fond, ce n'est jamais le moment.

D'autres diront qu'elle a raison, qu'elle a trente-cinq ans, que sa vie se décide maintenant, qu'elle ne le fera plus après, plus tard, quand elle aura des enfants, alors elle sera bien obligée de rester figée dans ses fonctions, elle devra bien y renoncer à sa carrière.

Triste tableau ! Misère Ô Misère dirait Gertrude Stein !

Certains disent ça, d'autres disent cela.

Qu'importe ! Demain elle a cet entretien, et peut-être alors que tout s'enchaînera, qu'elle déménagera, qu'elle emménagera avec Robin. La fleur trop longtemps fermée s'épanouira et révélera la splendeur de sa féminité, toute en corolle.

C'est même certain.

Pour l'instant elle ne pense à rien, et elle ne pense certainement pas pour d'autres.

La féminité, c'est être soi-même, ce n'est pas la maternité. La maternité, elle la vivra peut-être, ou peut-

être pas, elle n'en ressent pour le moment, ni l'envie, ni le besoin.

Le changement, c'est l'envol vers un ciel nouveau, à la recherche de cet oiseau de feu qui s'est posé sur la branche d'un autre arbre dans un autre paradis, qu'elle retrouvera bientôt. Parce que rien n'est écrit et que tout est possible quand on s'écoute.

Qui vivra verra, demain, et après-demain, et les jours d'après, jusqu'à la fin qui fait que la vie est belle, que la vie est vie.

Elsa sera la femme qu'elle aura choisi d'être.
« *Waiting, Holding, Breathing* ».

FIN

Lydie Donnet

Petite fille, j'avais deux rêves: devenir femme d'affaires et écrivain. Après un début de carrière dans la banque, je me lance dans l'aventure littéraire, ma deuxième passion: nouvelles, poésie, romans, sur des thèmes plutôt engagés et féministes.

La vie d'artiste

Juste Phi

La famille Jouvenel résidait dans le septième arrondissement et dînait chaque soir à vingt heures précises. Comme la fille aînée, Coline, avait opté pour un baccalauréat littéraire, ses parents acceptèrent avec indulgence qu'elle ne fît pas médecine.

« Ce n'est pas grave, lui dit sa mère au dîner. Tu feras hypokhâgne. »

Au regard que son père lança au cadet de la famille, Victor, Coline comprit que la faculté de médecine serait pour lui.

« Il y a de très bons partis à Louis Le Grand, reprit sa mère. »

Coline, qui était pourtant une jeune fille bien élevée, faillit recracher une arête de poisson.

« Des ?!

— Partis, répéta son père. Des jeunes hommes du quartier, très brillants. »

Victor Jouvenel, quatorze ans, ricana pour signifier que « des jeunes hommes du quartier très brillants » étaient plus que ce que sa sœur pouvait espérer pour son avenir matrimonial. Elle se retint de lui donner un

coup de pied sous la table, car elle *était* une jeune fille bien élevée.

Pourtant, lorsqu'on la déposa en voiture, un matin de septembre, devant l'entrée du lycée Henri IV, son père s'étant fâché avec le proviseur adjoint de Louis Le Grand au cours de l'été, elle se fit l'effet d'un singe lâché en liberté dans son cirque.

Pendant les trois années qui suivirent, elle enchaîna les thèmes de grec, les commentaires de philosophie et les dîners mondains avec une docilité amorphe. À intervalles réguliers, on lui présentait les fameux bons partis, un Pierre-Marie ou un Jean-Aurèle de la faculté de droit. Elle hochait la tête et souriait, tout en se répétant cette question lancinante, *Mais qu'est-ce que je fais là ?* Parfois, il lui arrivait de repenser à cette histoire qu'elle lisait petite, celle de Peter Pan qui cherchait son ombre égarée pour s'y recoudre. Elle avait l'impression que son énergie vitale s'était échappée et courait partout dans la maison sans qu'elle puisse remettre la main dessus.

Un jour, en se promenant dans le Quartier Latin, un attroupement près de la cathédrale attira son attention. Comme trois années de classe préparatoire n'avait pas encore tué ce qu'il lui restait de curiosité pour le monde extérieur, elle s'approcha pour mieux voir ce qui intéressait tant de monde.

C'était un de ces artistes de rue comme on en voit dans tout le Paris touristique, de cette espèce appelée « les statues vivantes ». Celui-ci, couvert de peinture dorée des pieds à la tête, portait une canne fine et un chapeau melon à la Charlot et se tenait, effectivement, aussi immobile qu'une statue. Ce qui était saisissant dans ce tableau, c'est que l'artiste flottait au-dessus du sol. Ses pieds étaient à trente bons centimètres du trottoir, comme s'il s'était tenu sur une plaque de verre invisible ; seule sa canne reposait. Coline, comme tous les autres badauds, chercha l'astuce et ne la trouva pas.

La cathédrale sonna sept heures et demie : elle courut à la maison pour le dîner et arriva en retard.

Elle revint le lendemain après-midi, après avoir prétexté une soirée de révisions chez une amie. Assise sur un banc du parvis, elle guetta cette étrange statue d'or pendant des heures et des heures puis, lassée, décida d'ouvrir un livre. Lorsqu'elle releva la tête, vingt minutes plus tard, l'homme-statue n'était plus là. Elle ne l'avait pas vu partir. Furieuse après elle-même, elle se leva d'un bond et fit rageusement le tour du quartier à sa recherche. Elle s'apprêtait à abandonner lorsque son regard fut attiré par un éclair doré, en contrebas.

La jeune femme se pencha au-dessus du pont. Sur les quais de bord de Seine, un jeune homme était assis, les pieds pendant dans le vide. Il avait une canne brillante à côté de lui. Coline descendit les petits

escaliers de pierre à toute vitesse pour le rejoindre. Vu de près, c'était un gringalet d'à peu près son âge, très absorbé dans la dégustation de son sandwich.

« Vous êtes l'homme-statue, dit-elle bêtement. »

Il releva la tête, sourit, et porta la manche de sa canne à sa tempe comme pour la saluer.

« Lui-même. Et vous êtes ?

— Coline. Je voudrais... »

Elle ne dit pas « vous inviter à dîner chez mes parents » pour plusieurs raisons évidentes, et se tordit les mains d'angoisse. Désespérée, elle chercha autour d'elle et eut une illumination en apercevant les nombreux troquets qui encerclaient la cathédrale.

« Vous inviter à boire un verre. »

Autour d'une limonade, l'étrange garçon lui apprit qu'il s'appelait Grégoire, qu'il avait vingt-quatre ans et qu'il était magicien, artiste de rue et clown blanc dans un cirque itinérant, selon les saisons et les opportunités d'emploi. Coline répondit « je fais mes études » et ne trouva rien d'autre à dire.

« Des études de quoi ? Demanda Grégoire qui avait raté son bac deux fois.

— De lettres modernes, je suppose.

— Et ensuite ?

— Je dois me marier.

— A vingt ans ? Mais avec qui ? »

Coline fit défiler dans sa tête les Jean-Marie et autres Pierre-Aurèle de la faculté de droit, les tâches ménagères de Maman et le journal *La Croix* de Papa, et laissa échapper un cri du cœur déchirant.

« Je ne veux pas ! Jamais !

— Et pourquoi ça ? »

Coline, qui était passée maîtresse dans l'art de la dissertation en thèse antithèse synthèse, scanda :

« *Par-ce-que !* »

Grégoire hocha la tête sans cesser de la regarder. *Jolie*, apprécia-t-il, d'autant plus sincère qu'il n'y connaissait rien. Elle était plutôt grande pour une fille, très élancée surtout, avec d'épais cheveux bruns et des bras très longs.

« Si vous voulez, avança-t-il, je pourrais vous faire embaucher au cirque. On aurait bien besoin d'une assistante pour les spectacles de magie sur scène. La femme coupée en deux dans une boîte, qui disparaît dans une armoire, ce genre de choses. Vous avez la bonne tête. Ça vous plairait ? »

Coline s'accorda cinq secondes de réflexion, pour la forme.

« J'accepte à une condition. Répondit-elle. C'est de ne jamais tomber amoureux de moi, et de ne jamais me demander en mariage. »

Drôle de fille, rectifia Grégoire. Mais il était conquis. Ils se serrèrent la main en guise d'accord. Lorsque

Coline rentra chez elle ce soir-là, elle ne songeait plus *Mais qu'est-ce que je fais là, mais plutôt Mais qu'est-ce que je viens de faire ?* et en riait de joie toute seule.

Le directeur du cirque accepta de l'embaucher. Quelques jours plus tard, au dîner de vingt heures, Coline annonça qu'elle arrêta ses études et qu'elle allait partir à l'étranger avec un jeune homme d'affaires pour être son assistante.

« Il est très riche, dit-elle en réponse aux angoisses de ses parents à l'idée de la voir partir avec un inconnu. Jeune, audacieux. Il travaille dans la culture. Et il m'a dit que j'avais un excellent profil. »

Son père se rengorgea de fierté – toutes ces longues études et ces sacrifices avaient fait de son aînée une jeune femme accomplie. Voyant sa mère hésiter encore, Coline ajouta en toute innocence :

« Il est célibataire. »

Ces trois mots magiques lui valurent la carte bleue et la bénédiction de sa mère.

Coline devint une assistante magicienne très douée et appréciée du public. Grégoire lui apprit tous ses tours et ses astuces, jusqu'à ce qu'elle soit capable de les reproduire sur scène. La jeune étudiante gauche aux parents de droite se révéla extraordinairement habile et fine dès qu'il s'agissait de créer des spectacles. Elle assista, joua aux cartes, apprit à nourrir les animaux, à

monter les filets de sécurité des trapézistes, et devint très vite un membre à part entière de la troupe.

Elle envoyait régulièrement des photos des endroits où elle se rendait *pour affaires* à ses parents sans leur en dire plus, car elle était tenue au secret professionnel. Ses parents frémirent de joie, comme à chaque fois que le terme « professionnel » était mentionné devant eux, et ne posèrent aucune question. Ils lui envoyaient parfois un peu d'argent, pour l'aider à couvrir ses *dépenses*, comme des tailleurs ou un téléphone personnel. L'argent servit à financer de nouveaux costumes.

Un jour, en nourrissant les animaux, elle fit remarquer à leur maîtresse :

« C'est cruel, non, de les garder dans une si petite cage ? »

La dresseuse de fauves, une sorte de Madame Thénardier dont la figure seule suffisait à terrifier les tigres, ouvrit les bras d'un air désolé.

« C'est la taille minimum requise par la loi. Dit-elle. On n'a pas les moyens de plus grand. »

Coline écrivit à ses parents pour leur annoncer que, après plusieurs mois de *fréquentation*, l'homme d'affaires l'avait demandée en mariage et qu'il lui fallait une dot. Elle ajouta en pièce jointe à son mail une photo trouvée sur Internet qui représentait une main avec une bague de fiançailles au doigt, une main qui aurait pu

être prise pour la sienne si elle était mal pixelisée. Ce qu'elle était.

Coline acheta des grandes cages avec sa dot.

Deux ans après leur rencontre sur les quais de Seine, Grégoire annonça à Coline qu'il quittait le cirque pour se marier avec Pierre, leur clown blanc.

« Je sais que tu as fait le vœu de ne jamais te marier, mais j'ai besoin d'un témoin et...

— N'en dis pas plus. »

Dix jours plus tard, toute la troupe était rassemblée pour célébrer l'union des deux artistes clowns. Comme les mariés étaient en costume, Coline fut autorisée à porter une robe blanche pour officier la cérémonie. Elle annonça à ses parents qu'elle s'était mariée sans témoin avec son homme d'affaires dans une île secrète près de la Grèce. Elle ajouta dans le mail qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse ce qui, pour le coup, était la plus stricte vérité. Sa vie était parfaite ainsi. À la question insistante de ses parents « Ton époux est-il beau garçon, au moins ? » elle et Grégoire leur envoyèrent une photo de Coline avec Pierre-le-clown en costume de marié. Ils furent ravis.

Coline quitta le cirque, car elle y avait appris tout ce qu'elle souhaitait. Elle voyagea beaucoup, longtemps. Prague, Athènes, Pergame, Sophia, Tunis. Elle apprit à monter à cheval, puis partit en Côte-d'Ivoire pour y

observer les troupes d'éléphants. Ensuite, elle acheta une camionnette pour presque rien et fit le tour de l'Afrique du Nord avec des amis et des auto-stoppeurs avant de rentrer en France. Au cours de ses voyages, elle fut successivement demandée en mariage par un ethnologue, un étudiant en année de césure, une serveuse de bar corse et un jeune sculpteur. Coline refusa ces demandes mais, inspirée par son ami artiste, elle commença la sculpture.

Elle avait suivi des cours d'arts plastiques pendant des années à l'adolescence avant d'abandonner, dégoûtée pour toujours des chrysanthèmes et autres natures mortes. Elle voulait créer quelque chose de ses mains, quelque chose de *vivant*. Alors elle travailla le marbre et la glaise sans relâche, à en avoir des tendinites et des cloques ampoulées dans les paumes. Sa pièce maîtresse, une statue de femme à cheval qui mesurait près d'un mètre de hauteur, fut intitulée « Femme libre. » Toutes ses œuvres étaient signées sous le nom de Célia Berthe, puis Célié B. Coline Jouvenel, étudiante au lycée Henri IV, devint un lointain souvenir.

Coline, sous le nom de Célié B., fut exposée dans des galeries d'art contemporain à Paris, Londres, puis Berlin et y vendit ses plus belles œuvres, ce qui lui permit d'acheter une villa au bord de la mer et d'y inviter ses parents. Elle leur fit visiter la salle de bains avec

baignoire, les deux chambres, la belle vue sur la mer. Elle ne les avait vu que deux ou trois fois ces dernières années, mais ils n'avaient pas changé d'une ride. Victor, retenu par son travail, les rejoindrait plus tard.

« Et dis-nous, ton homme d'affaires, ce Monsieur Pierre ? Demanda soudain sa mère.

— Oui, dis-nous, comment se passe la vie en paire ? Renchérit son père. »

Je désespère, songea Coline. Elle avait travaillé dans un cirque, dressé des fauves, fait le tour du monde et vendu des statues d'une valeur de quelques milliers de dollars chacune, et elle se trouvait encore et toujours réduite à un anneau de métal passé à son doigt et à son cycle d'ovulation.

Madame Jouvenel prit une petite gorgée de thé et reposa doucereusement la soucoupe en y faisant tinter ses ongles trop longs.

« A moins, dit-elle, qu'il n'y ait jamais eu de mariage avec Monsieur Pierre... ? »

Coline releva la tête, suffoquée.

« Mais...

— Il y a six ou sept ans, reprit sa mère sans l'écouter, nous avons appris l'arrivée d'un cirque près de la maison de vacances. Non, pas celle de Deauville, chérie, celle d'Avignon. Bien entendu, ton père et moi avons organisé une pétition pour empêcher ces saltimbanques de s'installer près de chez nous et de jouer leur

spectacle. Et nous avons fait la rencontre de ce monsieur Gringoire...

– Grégoire, ma douce, corrigea le père. Un homme charmant. Homosexuel, mais charmant.

– Bref, nous avons laissé tomber cette pétition et il nous a invité à dîner chez lui et son mari... »

Coline se releva brusquement, manquant de renverser la tasse de thé posée sur la table basse. La tête lui tournait et l'infusion réglisse-menthe lui revenait avec un vague, mais irrémédiable goût de nausée. Elle avait construit les douze dernières années de sa vie sur un mensonge afin de vivre libre et maintenant, par le plus grand des hasards, par un concours de circonstances aussi improbables...

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était toujours sur le canapé du salon, ses parents penchés sur elle. Le choc de savoir toute sa supercherie découverte, à la façon des jeunes femmes bien élevées du dix-neuvième siècle, lui avait fait perdre connaissance.

« Je suis désolée, bredouilla-t-elle, les lèvres sèches. »

Son père lui tapota la main, mal à l'aise.

« Ce n'est pas grave, Coline. Nous avons bien compris, depuis le temps, que tu n'étais pas plus mariée à ton Monsieur Pierre qu'à Monsieur le Pape !

— Nous avons des projets pour toi, bien sûr, comme tous les parents, mais nous ne voulons que ton bonheur, renchérit sa mère. Tu ne serais pas heureuse en étant mariée, nous le voyons bien. »

A trente-et-un ans, Coline était une femme accomplie qui avait très peur de décevoir ses parents. En fait, elle avait tant œuvré pour les satisfaire qu'il était presque décevant qu'ils ne soient pas déçus.

« Mais l'hypokhâgne, les bons partis de Louis-Le Grand... ?

— Ne m'en parle pas ! S'écria son père furieux. Jean-Aurèle, tu sais, le grand fils de Sidonie, le sénateur ? Il vient d'avoir un procès pour détournement de fonds publics, ce grand crétin. Se servir dans la caisse, c'est une chose, mais se faire prendre, de nos jours, c'est de la négligence.

— En plus, tu t'en sors très bien toute seule. Cette belle maison ! Tous ces beaux voyages ! »

Coline crut qu'elle allait s'évanouir une seconde fois.

« Mais *tout le monde* se marie. Insista-t-elle sans se rendre compte de cette stupéfiante inversion des rôles. *Tout le monde* a des enfants.

— Et trois personnes sur quatre divorcent. Où est le problème ? »

De toute sa vie, jamais elle n'aurait pu imaginer un tel revirement. Depuis ses quinze ans, elle avait passé ses soirées et ses mercredi après-midi au salon de thé,

aux soirées mondaines et aux cours d'arts plastiques et de cuisine, tout ça pour... elle s'arrêta en voyant sa mère se remettre debout.

« Maman, ne te lève pas si vite, tu es fragile. Tu dois encore être sous le choc. Ton pauvre cœur...

— Et ton cœur à toi ? Répliqua sa mère. »

Elle ne semblait même pas fâchée. Plus elle souriait, plus le sentiment de rébellion et de liberté sauvage qui avait guidé la vie de Coline s'amenuisait comme un feu mal nourri.

« Qui sait ? Plaisanta son père en remettant sa veste et son chapeau. Si nous ne t'avions pas mis tant de pression, comme tu dis, si tu ne nous avais pas dit que tu partais travailler pour un homme célibataire, tu n'aurais pas vécu cette existence incroyable !

— Oui, répéta Coline, hébétée. J'aurais pu vivre totalement autre chose. Choisir autre chose. »

Ses géniteurs ne semblèrent pas remarquer son trouble, trop contents d'avoir su garder la surprise pendant toutes ses années. On devinait sans peine, à leurs faces rondes et réjouies, qu'il leur semblait parfaitement normal que leur fille et eux-mêmes s'étaient mentis mutuellement. Sur le pas de la porte, ils abreuvèrent leur fille de mille recommandations et conclurent en harmonie parfaite :

« Nous allons te laisser te reposer, ma chérie.

— Nous t'aimons !

— Et tu es libre de tes choix ! »

Alors ses parents, qui tout pendant toute son adolescence lui avaient fait miroiter ce futur avec mari et enfants comme étant le seul chemin possible au point de la faire fuir de chez elle pendant douze ans, ces gens-là quittèrent la villa du bord de la mer pour se reposer, satisfaits d'eux-mêmes et de leur attitude de gentils parents.

Restée seule, Coline alla dans la pièce qui lui servait d'atelier. Ses statues étaient parfois couvertes de draps, d'autres laissées à l'air libre. Toute forme de tendresse et d'indulgence avaient quittée leurs yeux vides de pierre, qui la fixaient maintenant avec pitié.

Hagarde et ne sachant plus quoi penser, elle s'assit sur un tabouret au milieu de ses sculptures inachevées et resta immobile au milieu de sa vie, bâtie sur une idée fausse plutôt que sur ses désirs profonds, une vie, en somme, qui n'était bâtie sur rien.

FIN

Juste Phi

Étudiant dans la région du caviar (le 92). Écrivain queer qui scrolle Twitter au lieu d'écrire et achète plus de livres qu'il n'a le temps d'en lire. Blog en construction par ici :

<https://justedesgribouillis.art.blog/>

Célibataires for rêveurs

Danièle Escudié

Il fait chaud dans le deux pièces perchées au cinquième étage sans ascenseur de la rue du Dr Frédéric Granier, les fenêtres ouvertes ne font entrer que de l'air lourd, étouffant. Impossible de faire du courant d'air, l'appartement donne sur la rue qui est étroite avec des immeubles hauts. Heureusement les voisins du troisième sont partis en vacances car ils sont insupportables et bruyants. L'immeuble est calme et notre conversation continue à bâtons rompus depuis une demi-heure mais voici que le mot est dit.

Ce mot qui me touche particulièrement, qui prend mille sens différents, suivant qui le dit et comment il est dit. Ce mot qui est un état et qui devient un reproche, une moquerie, un mépris, une ironie et que sais-je encore. Pourtant, même dit avec banalité, parfois je le sens exprimé comme un classement, une mise à l'écart. Le célibat, elle est célibataire, il est célibataire.

– ...tu sais Solène est célibataire et...

– Célibataire, célibat, bats-toi seule, seule porte ton bât, dis-je en lui coupant violemment la parole. Je sens soudain, ma bonne humeur qui s'en va, comment puis-je être si sensible me sentir étouffée ? Une douleur dans la

poitrine m'empêche de respirer. Je me lève et essaie de reprendre ma respiration discrètement et enchaîne avec une phrase plus constructive.

— Mais, finalement le monde a changé, une femme de nos jours peut vivre indépendante et seule. Certes dans la génération de ma grand-mère, une célibataire était une bonne, une gouvernante ou la fille de la maison. Au plus jeune âge on essayait de marier la fille, la promettre afin qu'elle ne soit pas seule. La protection de l'homme était in-dis-pen-sable ! Remarque, si tu tombais enceinte autant être mariée !

— Et en plus les femmes célibataires restaient vierges lui répondit son ami d'une voix douce et ironique, et les hommes étaient considérés comme des homo.

Ils éclatèrent de rire.

— C'est ce qui explique pourquoi l'idée d'être célibataire est inconcevable.

— Peut-être ! Il y a le souhait dans une famille d'assurer la descendance, même si, quand les enfants sont là, on dit que c'est une plaie, que les grossesses usent les femmes. Finalement, je crois que les gens sont jaloux des célibataires, de leur indépendance.

— Oui surtout qu'il n'y avait pas de contrôle de naissance. Mais tu sais de nos jours c'est pareil, si tu n'as pas de gosses, si tu n'es pas « maquée », tu as toujours quelqu'un qui ne comprend pas. Alors je ne te raconte

pas lors des réunions de famille, aux repas de Noël ou autres : ‘Alors ma belle toujours seule ? ‘

Des éclats de voix montent de la rue, encore une dispute, une bousculade, les portes claquent et le vrombissement d’une voiture résonne dans la rue étroite. On devine qu’elle monte la côte, elle doit être à la blanchisserie à présent, « blong ».

– Elle a pris le dos d’âne au niveau de l’épicerie du chinois un peu vite, constatais-je en me penchant sur le garde-fou de la fenêtre. Je reviens me lover dans mon fauteuil afin de reprendre la conversation.

– Pour beaucoup le célibat c’est la solitude, qui de nos jours est perçue comme une tare, mais finalement il y a des tas de gens qui croient être entourés mais le jour où ils sont dans la mouise ils se sentent bien seuls.

– Oui c’est vrai, tu peux être en famille et être seul et être seul et être entouré, enfin tu vois quoi !

– Euh oui, enfin euh ! sûr ! Tu te souviens du film japonais que nous avons vu au ciné-club il y a un moment déjà

– Lequel ?

– Je ne me souviens plus du titre. Il y avait un couple avec un enfant. Dès le début du film on voyait le couple qui donnait l’impression de vivre en parallèle. La femme parlait avec la fillette, l’homme mangeait sans rien dire et le lendemain le père donnait à la fillette son avis sur la conversation de la veille entre la mère et l’enfant. Ils

vivaient seuls, chacun avec son histoire personnelle et surtout l'homme avec son secret.

– Oui je me souviens, *Harmomium*, un excellent film de Kôji Fukada, c'est vrai que chacun vit dans son monde, son univers, enfin un univers souvent très restreint. Une carapace semble les entourer, ce peut être une carapace de protection mais parfois inconsciemment nous sommes envahis par le travail et on a du mal à se déconnecter pour s'adapter à la vie familiale, les enfants, le quotidien.

– Oui je comprends et à ce moment-là, tu peux te dire c'est bien d'être seul, tranquille, tu peux prendre le temps de te détacher de ta journée sans tout faire tomber sur la famille.

– D'autant que si tout le monde a eu une rude journée...

Les deux amis rirent de bon cœur imaginant la crise dans l'appartement.

Le ventilateur continue de grincer avec son rythme en trois temps, le souffle qu'il répand est tiède et régulier.

– Remarque dans le style de couple juxtaposé, il ya celui du roman de Louis-Paul Boon, *Menuet*. Ils sont trois protagonistes, comme son nom l'indique, le mari et la femme qui sont chacun dans leur univers, et cette jeune fille, qui n'est pas leur fille mais qui est le lien, qu'elle tisse et découd. La femme paraît primaire, pour

elle, la solitude est un châtement, malheureusement elle ne trouve la chaleur humaine qu'en papotant avec son voisinage. Quant au mari, il ne cesse de se poser des questions sans réponse, il s'isole physiquement et moralement. Le roman est construit en trois parties dans lesquelles chacun raconte l'histoire avec ses mots en soliloque.

– Je ne connais pas du tout ce livre, mais en effet, malheureusement c'est souvent ainsi que vivent les couples et même les familles. Ils vivent en couple mais en solitaires. Mais ce ne sont pas des célibataires.

– Pour moi une personne célibataire est une personne qui vit seule, sans enfant ni compagne ou compagnon. Évidemment ces derniers peuvent être épisodiques. Au contraire, ça devient une distraction dans la vie.

– En effet je conçois très bien d'avoir une relation et rester célibataire. Ça apporte du piment des sentiments, des sensations de joie et de peine aussi. Mais à mon avis, si la relation dure très longtemps on n'est plus célibataire. Même si on ne vit pas sous le même toit.

– Tu as raison tout comme célibataire avec un enfant ou plusieurs ça ne veut pas dire grand-chose. C'est une famille qui a subi une séparation. Mais si le père ou la mère 'ne refait pas sa vie' comme on l'entend, car sa vie se refait quand même, il ou elle n'est pas un célibataire. Il ou elle est veuf, veuve ou divorcé-e.

– Exact, je n’avais pas vu sous cet angle. Oui en effet le célibataire est celui qui vit seul qui n’a pas fondé un foyer. Évidemment si tu es seul, tu ne peux pas faire d’enfant. Et si tu es deux tu n’es plus seul. Même si la relation ne dure pas longtemps

– Et alors, si tu es une mère célibataire oh la la !

– C’est vrai que les pères célibataires sont plus rares.

– Il y a des gens qui ont voulu élever seul un enfant, souvent ce sont des femmes. Mais elles ne sont pas restées toujours seules et parfois leur situation a changé.

– La charge d’une famille pour une personne seule est exponentielle. Tu as toutes les décisions à prendre, tu n’as pas toujours le recul, les emplois du temps des enfants ne coïncident pas toujours avec les tiens.

– Tu vois, tu l’as dit, une famille c’est exactement le contraire du célibat. Je revendique que le célibataire est une personne indépendante qui vit seule.

– Là tu vas à la définition du célibataire pur et dur. Je crois que de nos jours les gens considèrent qu’ils sont soit célibataires soit en couples.

– Oui, j’ai remarqué, mais pour moi un célibataire c’est, la vieille fille et le vieux garçon, même quand ils sont jeunes !

– Quand ils sont jeunes la famille a toujours un espoir de les marier, alors on ne les appelle pas encore « vieux ».

– J'avoue qu'il y a quand même des moments où la solitude à la maison me pèse. Comme pour les vacances, ah pour sûr j'irai où je veux. Mais enfin, être seule à l'hôtel je ne peux pas, alors je me joins à un groupe, je recrute des copains pour faire un truc ou je pars en voyage organisé. Ce qui fait que finalement, parfois je ne vais où j'avais prévu.

– Oui je comprends, moi la solitude ne me pèse pas vraiment, car comme tu sais, je suis globe-trotteur et je m'adapte à beaucoup de situations. Finalement ceux qui sont seuls peuvent ressentir la solitude pesante mais ceux qui ne sont pas seuls sentent souvent la compagnie de leurs proches également pesante. Regarde, dans l'œuvre de Hopper, les personnages sont toujours seuls et je dirais même encore plus solitaires quand il y en a plusieurs dans le cadre.

– Oh tu as bien raison, le pire, je crois, c'est *Room in New York*, le couple est dans une pièce minuscule, peut-être était-ce dans ce fameux studio où ils ont vécu Robert et Jo, à New York, à l'étroit. Enfin, quoi qu'il en soit, l'homme est installé confortablement dans un fauteuil, il lit son journal et elle, Jo bien sûr, sa seule muse et modèle, est assise au bord d'un tabouret de piano jouant avec deux doigts.

– En effet, je me souviens, on voit le couple dans son appartement à travers une fenêtre. On comprend très aisément que la femme est à l'étroit, physiquement et

dans sa vie, qu'elle ne peut même pas jouer du piano, qu'elle n'ose pas déranger. Mais tu sais Jo, la femme d'Hopper, fait partie de ces femmes artistes qui ont eu leur carrière brisée à cause de leur vie en couple avec un artiste.

— Oh oui je sais, et ce tableau représente exactement la situation de ce couple, mais à mon avis ce n'est pas ce que voulait dire Hopper car il n'en était peut-être pas conscient, mais comme Jo avait une grande influence sur lui, elle l'a peut-être orienté vers cette mise en scène et même peut-être, inconsciemment, c'est nous qui interprétons ainsi avec du recul.

Mais il faut être honnête, il y a quand même des artistes femmes qui ont été célèbres avec ou grâce à leur mari, artiste célèbre ou homme puissant.

— Oui, Niki de St Phalle et Tinguely, Helen Frankentahler et Motherwell, Joan Mitchell et Riopelle, par exemple dans ce registre.

— Tout comme les hommes trop forts de caractère ruinent leur femme comme Picasso avec Dora.

— Peut-être qu'un couple n'est pas toujours fait pour travailler ensemble. Mais il y a des artistes de cinéma ou un de cinéma et l'autre dans un autre art, qui sont l'exemple de carrières riches, maintenant reste à savoir si leur vie n'était pas qu'une carrière et non une vie de couple.

– À qui penses-tu ?

– Signoré-Montant, Piccoli-Gréco, Gainsbourg-Birkin et j'en passe.

– Oui, en effet des noms qui font rêver, mais quand on approfondit bien, leur relation a été dure parfois. Mais peut-être à cause de leur vie dans le showbiz.

– La vie en couple est toujours difficile, les uns c'est à cause de leur vie de galère, les autres c'est à cause de leur vie trop luxueuse.

– Comme quoi finalement rien n'est simple. C'est peut-être tout simplement la vie qui est difficile.

– Tu veux un autre verre ? Ce Saint-Chinian est excellent n'est-ce pas ?

– J'adore, mais ce n'est pas le même que d'habitude ?

– Il vient du même domaine de Jougrand, mais ce n'est pas la même vinification. De plus, il est fabriqué avec des raisins de vieilles vignes.

– Ah ah ! Super, il est excellent !

– Ce sont de vieilles vignes plantées comme avant et vendangées à la main. Tu sais ces vieilles vignes tortueuses et basses soutenues par des « païcels » de bois, ça n'a rien à voir avec les plantations de maintenant, hautes, attachées à des piquets en fer espacés pour faire les vendanges à la machine.

– Hum ! Clac !

Il claque la langue sur le palais pour apprécier ce bon vin. Et après une pose de dégustation déclare :

— Je pense qu'un célibataire est naît pour être célibataire. Il y a des gens qui se marient plusieurs fois, il y en a d'autres qui ne se marient pas. Ou bien ceux qui passent leur vie à chercher l'âme sœur comme Bridget Jones en miroir à Elizabeth Bennet qui refusait les prétendants que sa mère lui présentait.

— Tu as raison, dit-elle en claquant également sa langue sur le palais avec une moue gourmande, elle sourit aux anges et ressent un bien-être profond. Peut-être l'image des vignes étendues dans la plaine et les coteaux de sa région lui a rendu un peu de paix. Après un moment de silence, elle confie à son ami :

— Finalement, vu le temps que nous passons ensemble, peut-être a-t-on trouvé le célibat idéal.

FIN

Danièle Escudié

Artiste peintre dans le sud de la France

<https://montim-art-studio.over-blog.com/>

Cher Tristan

Kevin Dio

Je reçus ma toute première lettre à l'âge de huit ans. Lorsque je l'ouvris, je n'en compris pas grand-chose, mais quelque chose dans ces tournures de phrases, dans cette écriture, me parut si familier que je décidai de la conserver précieusement jusqu'à ce que je sois en âge de comprendre ce que cette lettre signifiait.

Cher Tristan,

Je sais que tu ne liras pas cette lettre avant quelques années, mais il est essentiel pour moi de te l'écrire aujourd'hui. J'ai tout vu. Oui, tout. Peut-être était-ce un rêve, peut-être était-ce la réalité, peu importe. Et même si c'était un rêve, j'ai tout vu, du jour où tu vas décider de tout quitter, jusqu'au jour où ton dernier souffle va se glisser entre tes lèvres légèrement ouvertes, alors pourquoi ne pas croire en ce rêve ?

Peu importe l'âge à laquelle cette lettre te parviendra, peu importe si elle fera sens, dans tous les cas, je sais qu'elle trouvera à nouveau son chemin vers toi lorsque le moment sera venu. La seule chose dont tu dois toujours te souvenir, c'est de croire en toi et de croire en les décisions que tu vas prendre. Elles seront parfois difficiles, tu vas vouloir revenir sur certaines d'entre elles, tu vas vouloir

tout abandonner pour retourner vers une situation confortable. Crois-moi, je sais à quel point cela est tentant, je m'en souviens encore, je le ressens encore. Prends celle-ci par exemple : le jour de tes vingt ans, tu vas vouloir t'installer avec quelqu'un qui va t'aimer comme personne ne t'a jamais aimé. Suis ton instinct, suis ton cœur, vis cette aventure. Ce sera une étape cruciale de ta vie. Au bout de quelques mois, c'est là que les choses se corseront. L'amour est quelque chose de mystérieux, et tout le monde ne le ressent pas de la même façon. C'est vital pour certains, pratiques pour d'autres, optionnels pour les personnes en phase avec elles-mêmes. Un chemin s'ouvrira à toi, c'est là que tout peut basculer. Le choix sera rude, tu voudras retourner en arrière, tu auras des regrets. Je n'ai qu'un seul message à te faire passer pour ce moment : ne regrette rien, tu as pris la bonne décision.

Se détacher, tout quitter pour aller dans ce pays qui fera battre ton cœur comme jamais, déployer ses ailes et se rendre compte à quel point la vie est puissante, à quel point les attaches que tu te forçais à avoir ne te sont pas indispensables, c'est cela la vie. Ne doute jamais de tes choix, concentre-toi sur tes propres sentiments, ton propre ressenti, c'est ça qui est essentiel, c'est ça qui va te rendre heureux, et c'est ça qui va t'éviter de rendre d'autres personnes malheureuses.

Tout va prendre sens dès la seconde où tu vas poser le pied dans ce pays, quand tu vas fouler toi aussi ces rues bondées de monde ou ces espaces plus paisibles que tu trouveras au détour d'une ruelle, découvrir ces gens si différents mais tellement ouverts, apprendre tant de choses sur cette culture qui a su s'inspirer des trésors de divers pays pour créer son identité propre et unique.

Et rassure-toi, tu seras entouré d'amour. Peut-être pas de l'amour dont tu t'en fais l'idée au moment où tu liras cette lettre pour la première fois, mais d'amour comme tu le ressens, comme tu en as besoin : dans l'amitié, dans ces familles et ces collègues qui vont parsemer ta vie de petits et grands bonheurs. Tu auras trouvé ta voie, ta façon de vivre, et quand on te demandera si tu vis seul, tu répondras que tu as créé un millier de liens avec divers gens de parcours divers depuis ton arrivée, et que tu sais que tu ne seras jamais seul.

Tu grandiras, tu t'ouvriras, tu t'éveilleras, et tu seras heureux, tout simplement. Parfois tu repenseras aux relations du passé, parfois tu douteras, lorsque tu appelleras tes parents qui te demanderont « alors, tu nous la présentes quand ? », mais au fond de toi, tu sais que tu auras pris la bonne décision. Le bonheur ne dépend pas des autres, le bonheur dépend de toi, et dans ton cœur, il n'y a aucune obligation, tout est simple, si simple.

Tu réussiras de grandes choses. Tu travailleras avec les livres, tu en écriras même, dans plusieurs langues, en

français, en anglais, et aussi en japonais, langue que tu auras maîtrisée au bout de plusieurs années qui défileront en un instant. Tu seras perçu comme un grand connaisseur de ce pays, mais pourtant, tu apprendras tellement de choses au quotidien, à travers des voyages, à travers des échanges, à travers des liens que tu tisseras avec toutes les personnes qui croiseront ton chemin et qui t'apporteront du positif. Et c'est là le plus important.

« Qui est ce fou », t'entends-je prononcer à voix basse au fur et à mesure que tu lis ces mots. Ne te méprends pas : je n'ai aucunement l'intention de te forcer à croire le contenu de cette lettre. Je sais que c'est peine perdue, je te connais mieux que quiconque. Tu vas lire cette lettre, l'oublier peut-être, mais elle te reviendra en mémoire quelques années plus tard. La situation dans laquelle tu te trouveras la fera resurgir dans ton esprit et elle refera son chemin vers toi. Et même à ce moment-là, tu n'y croiras pas trop. Tu te diras « Oui, mais non », tu essaieras de te mentir à toi-même, mais je sais pertinemment qu'à partir de cet instant-là, elle sera toujours dans un coin de ton esprit. Je ne souhaite pas qu'elle influence tes choix, je souhaite tout simplement qu'elle te conforte dans tes décisions, pour t'épargner tout ce trouble inutile par lequel je me suis vu passer.

Pour finir, Tristan, tu es spécial. Souviens-toi juste que c'est à toi de faire ta propre vie, de la façon dont tu l'entends, et non de la façon dont la société ou tes proches

l'imaginent pour toi. Il n'y a aucun mal à poursuivre le bonheur, et il n'y a pas plus grand bonheur que celui d'être en phase avec soi-même.

J'espère que cette première lecture n'a pas été trop tumultueuse, mais crois-moi, la prochaine fois que tu liras cette lettre, ce sera un soulagement.

Tristan

FIN

Kevin Dio

Kevin Dio est un passionné de lecture et d'écriture. Il vit à Tokyo depuis 2016, une ville qui l'inspire dans ses écrits. Âgé de 28 ans, il travaille dans le marketing digital dans ce pays qui ne cesse de le fasciner.

<https://comaujapon.wordpress.com>

Plan de carrière

Florence Metge

La Défense, 5 janvier 2020

La sentence fut un choc. Je fus anéantie quand Catherine, ma responsable hiérarchique et nouvelle directrice des ressources humaines de Blue Telecom, m'annonça que mes objectifs n'avaient pas été atteints. Elle me trouvait fatiguée et peu enthousiaste. Je pensais : « qui veut noyer son chien l'accuse de la rage ». Je la regardai, incrédule. Son visage botoxé et maquillé comme une voiture volée n'exprimait rien. Non, cela n'était pas une mauvaise blague. Malgré sept années d'études de psycho, j'étais toujours incapable de cerner les personnes avec qui je travaillais. Je rangeais hâtivement Catherine dans la catégorie des pervers narcissiques pour qui « un mensonge réussi compte comme une vérité ». Comme il se doit dans de telles circonstances, je conservai une certaine distance professionnelle pour ne pas céder à l'émotion. Mais, Catherine avait gardé le pire pour la fin : elle conclut l'entretien en m'annonçant l'arrivée d'un nouveau collaborateur qui allait occuper un poste similaire au mien au service de la formation. Il allait m'aider à remplir les différentes missions du service. Alors,

comme ça, je n'étais plus capable de le faire seule ? J'étais effondrée à l'idée de perdre une partie de mon autonomie et de devoir partager mes responsabilités avec un autre.

Comme chaque année en janvier, les entretiens d'évaluation arrivaient avec leur cortège de remarques désagréables et de mauvaise foi assumée. Tous les salariés de Blue Telecom, entreprise leader dans le domaine des télécommunications, étaient reçus par leur manager. Les résultats individuels de l'année passée étaient examinés et les objectifs de l'année qui commençait étaient fixés. Si les objectifs comportementaux n'étaient pas formellement interdits, le manager devait les manier avec précaution. L'entretien ne devait porter que sur des critères professionnels objectifs adaptés à la fonction. Même s'ils étaient interdits, les débordements sur la sphère personnelle n'étaient pas rares.

A ma naissance, il y a trente-quatre ans, mes parents m'avaient choisi un prénom original, Clio, en hommage à la muse de l'histoire dans la mythologie grecque. Le problème, c'est que la société Renault avait eu la même idée, cinq ans plus tard, pour un modèle de voiture... Ce fut d'abord un prénom dur à porter à l'école. S'appeler Clio, c'était prendre un abonnement à vie à toutes les blagues bien lourdes du style « comment ça fait d'avoir un prénom de voiture ? » ou bien « Clio, t'es garée

où ? ». Cela dit, avec un tel prénom, on se souvenait toujours de moi. Ce prénom, qui aurait représenté un handicap pour une autre, était devenu un moyen de me faire remarquer. D'une certaine manière, il avait contribué à ma réussite. Après de brillantes études, mon doctorat de psychologie m'avait ouvert, il y a sept ans, les portes de Blue Telecom. J'y avais rapidement décroché un poste de responsable de la formation très bien rémunéré. J'admirais la silhouette de rêve que m'avaient apporté mes nombreuses années de danse classique. Cela avait été plus efficace que des cours de *body sculpt* ! Mon apprentissage du violoncelle m'avait permis d'intégrer l'orchestre de l'opéra de Paris. J'avais aussi décroché de nombreux prix d'athlétisme. Mes responsabilités dans des mouvements de jeunesse m'avait donné le goût du management. Aujourd'hui, mon objectif était de décrocher, dans les cinq ans, un poste à l'état major du département RH. Avec Catherine, qui n'allait pas tarder à prendre sa retraite, il y avait deux directeurs délégués qui occupaient leurs postes depuis des années.

Tous les jours, du lundi au vendredi, je revêtais mon habit de working girl, un tailleur et des escarpins assortis. Ma garde-robe comptait une douzaine de tailleurs de toutes les couleurs que j'accessoirisais avec des bijoux. Dès 7h30, j'arpentais les couloirs et les open spaces de la tour Blue Telecom. Signe de réussite,

l'entreprise avait déménagé son siège à La Défense l'année dernière. Il m'arrivait de rester tard au bureau. Ces soirs-là, je me faisais livrer une pizza. Mon emploi du temps était très chargé, y compris après le travail. Lundi, je finissais la journée au club d'athlétisme afin de m'entraîner pour les compétitions du week-end. Mardi, je passais la soirée au cinéma avec mon amie Clémence. Mercredi, je restais tard à Blue Telecom pour assister au comité hebdomadaire des ressources humaines. Ces réunions d'une dizaine de personnes étaient interminables. Seuls les managers et cadres assimilés y participaient. Pour conserver sa place au comité, il fallait éviter les thèmes sensibles remettant en question l'ego de la DRH. Jeudi soir, je participais aux répétitions de l'orchestre de l'opéra où j'étais violoncelliste. Vendredi, j'allais chez le coiffeur avant de rentrer chez moi pour partager une pizza avec mon chat Lucifer. Le samedi soir était réservé aux sorties au resto italien avec les copines. Elles étaient nécessaires à mon équilibre. Grâce à ces soirées entre filles, j'arrivais à décompresser. Et le dimanche, je dînais chez mes parents avec ma sœur, mon beau-frère et les trois « affreux », Titouan, Nathan et Céleste, mes neveux et nièce. Personnellement située dans le camp des no-kids, les femmes qui ne veulent pas d'enfants, j'éprouvais beaucoup de difficulté à supporter les gosses des autres. Mes neveux, que je ne voyais que quelques

heures par semaine, me tapaient sur les nerfs. Je ne parvenais pas à imaginer que ces trois gamins deviendraient un jour de grandes personnes peut-être supportables. Sans autre motif qu'on ne s'intéressait pas à eux, les trois affreux devenaient casse-pieds et prompts à pourrir l'ambiance. Et puis, il faut être deux pour faire des enfants. Et je ne voulais pas mélanger vie professionnelle et vie personnelle. J'avais toujours pris soin d'éviter toute aventure au bureau. Après plusieurs échecs sentimentaux, je ne voulais plus m'encombrer d'un mec. Ma dernière histoire, terminée il y a huit mois, avait été une calamité. Mon petit ami ne supportait pas que je passe tout mon temps sur mon smartphone ou sur mon PC portable, y compris pendant les vacances. Il me reprochait de n'être jamais disponible pour lui. Si j'avais fait le choix de ne pas avoir d'enfant, ce n'était pas parce que j'avais été malheureuse dans mon enfance ou parce que ma vie amoureuse était un désastre. C'était parce que je demeurais une égoцентриque focalisée sur ma carrière, mes activités et ma liberté. Dans le milieu professionnel, même si ce n'était jamais dit, une femme qui pouvait devenir mère était synonyme de « congés de maternité », « congés parentaux », « congés enfant malade », « travail à temps partiel »... Bref, c'était un épouvantail pour les managers. Et en même temps, une femme qui déclarait de ne pas vouloir d'enfant était perçue comme étrange...

Moi, j'avais choisi de privilégier ma carrière et personne ne pourrait se mettre en travers de ma route.

La Défense, 1^{er} mars 2020

Mon nouveau collaborateur devait arriver aujourd'hui. J'étais venue au bureau à reculons. Je dormais mal depuis deux mois. Le manque de sommeil avait fini par désorganiser mon emploi du temps si bien réglé. Je manquais de plus en plus souvent mes activités du soir, mes entraînements sportifs, mes sorties au cinéma... Je redoutais le moment où la DRH me présenterait celui que je considérais déjà comme un intrus. Ce n'était plus un inconnu pour moi. J'avais fait des recherches à son sujet sur Internet. Je l'avais googlisé. Je savais maintenant qu'il était âgé de 35 ans, était diplômé d'une grande école de commerce et avait occupé plusieurs postes à responsabilités dans les domaines de la communication interne et des RH. Il travaillait précédemment dans un grand groupe du secteur de l'énergie. Je ne trouvais aucune photo de lui. Peut-être était-il complexé par son physique ? Avec son brillant CV, ce serait un dangereux concurrent pour moi le jour où un poste se libérerait à l'état-major du département. Surtout, si Catherine était encore là. A 10h15, la DRH entra dans mon bureau en compagnie de sa nouvelle recrue. Quand mon regard croisa celui de mon nouveau collaborateur, je sus immédiatement que

ma vie allait être bouleversée de manière inéluctable. Alors que Catherine me le présentait, il me serra la main en affichant un large sourire. Il s'appelait Thomas. C'était un beau brun au charme méditerranéen. Je ne pus m'empêcher de penser que cet homme pourrait me faire craquer dans d'autres circonstances.

Catherine me précisa que Thomas allait s'installer dans le bureau à côté du mien. Ce n'était pas vraiment surprenant car le conseiller RH qui l'occupait avait fait ses cartons il y a deux semaines. Entre temps, le local avait été nettoyé et repeint. Une nouvelle moquette avait même été posée. De telles attentions été rares pour un nouvel arrivant.

La Défense, mars 2020

Les premières semaines avec Thomas furent éprouvantes. Nous passions nos journées ensemble. Il voulait connaître le fonctionnement du service dans ses moindres détails. Il me posait de nombreuses questions sur la culture d'entreprise et les méthodes de management chez Blue Telecom. J'avais l'impression d'être dépossédée de tout mon savoir. J'avais cependant un avantage sur Thomas. Alors que je ne mettais qu'une demi-heure pour me rendre à mon travail, lui devait se taper presque deux heures de transport avec la voiture pour se rendre à la gare, le train de banlieue et le RER. Thomas habitait à l'autre bout de la région parisienne,

dans l'Essonne. Il crut bon de se justifier en précisant qu'il tenait à rester proche de son fils qui vivait à Évry chez son ex-femme. Il en avait la garde un week-end sur deux. J'arrivais à Blue Telecom plus tôt que lui et, le soir, je quittais le bureau plus tard. Je disposais ainsi d'une petite heure de « liberté ». Mais cela ne devait pas durer.

Thomas était très séduisant et je pouvais le vérifier dans le regard que les autres femmes posaient sur lui. C'est mon attirance pour lui qui me permettait de supporter l'insupportable. Très vite, Thomas avait pris ses marques dans le département RH. J'avais pu constater, dans son agenda électronique, qu'il avait des rendez-vous avec Catherine, dans son bureau, plusieurs fois par semaine. Je me demandai si elle aussi le trouvait séduisant... Avant l'arrivée de Thomas, je ne voyais la DRH que deux fois par mois car elle était toujours débordée. Maintenant, je ne la voyais plus du tout. Mais, ce qui me contrariait au plus haut point, c'était la volonté de Thomas de tout réorganiser dans le service que j'avais dirigé pendant trois ans. Il voulait commencer par la refonte de l'application de suivi des stages que j'avais fait développer. Elle était, selon lui, obsolète. Ensuite, il comptait s'attaquer au catalogue des formations internes que je réalisais de A à Z et que je diffusais chaque année à tous les départements de Blue Telecom. Il envisageait de supprimer la version

papier pour ne conserver que la version électronique disponible sur notre intranet. Thomas souhaitait aussi redéfinir les contenus du catalogue et appliquer une charte graphique plus attractive et professionnelle. Je me sentais personnellement attaquée par toutes ses critiques. Je m'étais tellement investie dans ce travail pendant trois ans ! Je ne savais pas si Thomas agissait de sa propre initiative ou si la DRH lui avait demandé de réfléchir à des changements. Je n'avais pas eu connaissance du contenu de sa lettre de mission et Catherine s'était montrée évasive quand je l'avais interrogée. Je finis par envisager deux hypothèses. La première, c'était que Catherine avait recruté Thomas pour me remplacer. Elle attendait que celui-ci soit opérationnel pour m'évincer. Elle n'allait pas me licencier. Ce serait trop coûteux pour l'entreprise. Elle me mettrait au placard jusqu'à ce que je démissionne. Peu de personnes supportaient d'être ainsi isolées, de ne plus recevoir de mails, de ne plus être invitées aux réunions, de ne plus rien avoir à faire tandis que les collègues étaient débordés... La seconde hypothèse, c'était que le passage de Thomas au service de formation était une mission temporaire dans l'attente d'un autre poste, probablement un poste de directeur délégué. Je considérais les deux hypothèses comme catastrophiques.

La Défense, 29 mars 2020

Ce mercredi-là, le comité RH s'était terminé beaucoup plus tard que d'habitude. Il était près de 22 heures quand nous quittâmes la salle de réunion. Heureusement, des plateaux-repas nous avaient été servis pendant la réunion. Dans le couloir, alors que nous nous dirigeons vers nos bureaux, Thomas me demanda si je connaissais un hôtel sympa dans le coin. Voyant mon air perplexe, il m'annonça qu'un incident technique s'était produit sur sa ligne de train et que le trafic était interrompu jusqu'à demain matin. Il envisageait d'aller dormir à l'hôtel. Et là, sans réfléchir une seconde, je lui proposai de venir dormir chez moi. Je n'avais pas oublié de préciser que j'avais une chambre d'ami. Il accepta en me remerciant chaleureusement. Je regrettai aussitôt ma proposition. Héberger ce type qui me pourrit la vie au bureau ! Je suis vraiment inconsciente. Nous sortîmes de la tour Blue Telecom pour rejoindre la station de RER de La Défense. Sur le parvis, l'atmosphère était étrange. Ce lieu qui grouillait de monde dans la journée était, à cette heure tardive, complètement désert et inquiétant. Une demi-heure plus tard, nous étions dans mon appartement à Paris. Le trajet avec Thomas avait été agréable ; nous n'avions pas parlé du boulot. Je commençai à me dire que c'était peut-être une bonne idée de l'avoir invité. Nos relations étaient très tendues ces derniers jours. Il fallait que je

me montre plus souple. Je me rendais compte que je passais pour quelqu'un de rigide et de rétif au changement. Ce n'était pas moi. Si je continuais sur cette mauvaise pente, je serais licenciée. Il fallait que je profite de l'occasion pour l'interroger sur ses intentions et sur son plan de carrière. Je le fis boire. Après de nombreux verre, il finit par m'avouer qu'il avait été engagé pour prendre mon job. Il avait déjà bu beaucoup d'alcool. Je disparus quelques secondes dans la salle de bain. À mon retour, je versai, dans un dernier verre, le médicament récupéré dans mon armoire à pharmacie. Je savais que le mélange serait fatal à Thomas.

FIN

Florence Metge

Vit en Île-de-France. Elle aime les voyages, l'histoire, le suspense et les thrillers. Petite, elle dévore les livres de la Bibliothèque Rose puis Verte qui lui donnent l'envie d'écrire. Au cours de sa carrière en entreprise, elle est ingénieur en systèmes d'information, consultante en management de l'information puis chargée de communication scientifique. En tant qu'auteur, Florence a contribué à plusieurs recueils de nouvelles.

<https://fr-fr.facebook.com/florence.metge.90>

Nullipare et partout

Sophie Moreau

Elle le regarde, à la fois effrayée et attendrie. Elle ne peut déceimment croire qu'elle est à l'origine de cette création, c'est absurde, *impossible*. Elle est traversée par un sentiment d'étrangeté indicible, une sensation sourde naviguant entre inquiétude et fierté. Un orgueil viscéral, pur et fragile.

Il ne correspond pourtant pas à l'image qu'elle s'en était faite. Elle avait projeté en lui des caractéristiques qu'il ne paraît pas détenir, imaginé des qualités dont il ne semble pas nécessairement doté. Sa soif d'absolu la fait souvent tomber dans une idéalisation excessive qu'aucun argumentaire rationnel et tempéré ne peut modérer, alors la déception est bien souvent à la hauteur d'attentes rarement satisfaites et honorées.

Ce n'est pas le *premier* mais elle est toujours surprise d'être saisie par ces émotions qu'elle connaît déjà et semble néanmoins à chaque fois redécouvrir, les mêmes émois dynamiques et éphémères qui la font osciller d'une humeur à l'autre. Son océan d'amour se transforme aussitôt en torrent de colère, sa rivière limpide et cristalline est soudainement envahie d'une

vase boueuse. Il suffit d'un rien pour que tout s'anime ou ne s'écroule.

L'événement tant espéré est un heureux avènement vainement mélancolique. Il est né et voilà que déjà, elle se remémore les instants qui ont précédé le terme. Les joies et les soupirs, les bouffées de sérénité et les vertiges, les nausées, les douleurs morales et physiques, l'envie de tout abandonner quand la fatigue ne disparaissait pas. Elle repense aux nuits écourtées par l'angoisse, au sommeil chahuté par l'urgence de pensées sporadiques à immédiatement consigner au risque de les voir perdues pour toujours. Elle se figure de nouveau les jours moroses, la lumière qui faisait violence quand le cœur était empli de doutes obscurs.

Et si elle n'était pas à la hauteur ? Elle observe cette extension d'elle-même, ce prolongement de ses entrailles, se rappelle ses pensées contrastées jusqu'à l'expulsion finale. Elle se souvient du soulagement intense et du vide qui l'ont respectivement frappée une fois qu'elle le tenait entre ses mains. Il était là. Concret, palpable et si irréel à la fois. Un de plus. Pourquoi s'était-elle imposée ça ?

Il faut lui trouver un nom. Pour les précédents, elle avait tantôt eu une idée précise en tête avant même qu'ils ne pointent le bout de leur nez, une conviction profonde que rien ne pouvait ébranler, ni les remarques

suspicieuses des uns, ni les railleries des autres ; tantôt attendu la rencontre finale pour se décider.

Cette fois-ci, elle n'avait pas eu de fulgurance, aucune évidence ne s'était présentée à elle. Elle mesure l'importance de ce choix impérissable, gravé dans le marbre pour toujours, alors elle attend le moment où elle sera saisie par *la* proposition qui suscitera en elle une parfaite résonance.

Elle le contemple, encore. Comment va-t-elle s'y prendre, pour celui-là ? Parviendra-t-elle à l'accompagner sans l'étouffer ? Il lui semble déjà qu'il ne lui appartient plus. Il a été dépendant d'elle durant des mois, risquait sans cesse de déperir si elle ne le nourrissait pas et voilà que la fusion appartient désormais au passé. Une joyeuse et délicate parenthèse ayant engendré une ponctuation autonome. Il est un élément parmi d'autres, une individualité à part entière.

Il s'apprête à faire son chemin, elle ignore la route qu'il empruntera, les critiques auxquelles il s'exposera, les obstacles qu'il aura à surmonter. Bien sûr, elle prendra soin de le défendre corps et âme mais elle devra le laisser apprendre à encaisser seul les coups. Il lui survivra alors elle doit impérativement lui enseigner à se passer d'elle. D'autres feront sa rencontre, il se construira son propre récit, fondera sa propre légende. Certains penseront percer ses mystères quand d'autres

aborderont son essence avec l'humilité de ceux qui savent que l'on n'accède à la vérité de personne.

Elle le scrute avec effroi, décèle sa fragilité, sa vulnérabilité, perçoit ses imperfections. Et s'il avait été un autre, à quoi aurait-il ressemblé ? Si elle l'avait conçu à un autre moment, une autre période, qui serait-il ? Si les termes de l'équation avaient différencié, quel aurait été le résultat ? Elle culpabilise de se poser cette question qu'elle juge indigne et pourtant, elle ne peut se résoudre à n'y point céder. Qu'aurait-il pu être d'autre s'il n'avait pas été ce qu'il est ? S'il avait été d'un autre genre, quelle vie aurait-il mené ? Quelle aurait été sa voix, comment aurait sonné son phrasé ? Aurait-il eu le même humour, la même sensibilité ?

Elle imagine sa trajectoire parallèle, lui invente un destin alternatif puis se ravise, se déteste de s'infliger autant de questions stériles et ineptes. Il est là, *lui*, à quoi bon se figurer une autre réalité inaccessible et parfaitement fictive ?

Les quatre autres, ses aînés, sont tous très différents et pourtant, c'est la même chair qui leur a donné naissance. Chacun sa personnalité, son caractère, ses manies et défauts. Elle les aime tous, indéfectiblement, même s'il lui est arrivé d'en douter. À l'arrivée de l'avant-dernier, elle s'est effondrée, s'enlisant dans un chagrin post-partum qu'elle n'avait pas vu venir. Elle s'était mise

une pression trop forte, avait décompensé mais s'était relevée plus forte, avait appris à lâcher-prise.

On l'avait mise en garde, pourtant. Lorsqu'elle avait annoncé son désir à ses proches, ils l'avaient regardée avec appréhension, certains avaient même tenté d'étouffer sa vocation. Le plus grand projet de sa vie n'était pas sérieux selon eux. Irresponsable et inconscient. Elle se fermerait des portes, se détournerait de la *vraie* vie.

Elle n'avait pas *choisi*. Cela s'était imposé à elle. Ce n'était pas une question de choix mais d'urgence. Elle n'avait pas décidé de mener cette vie-là. C'est elle qui l'avait choisie. Elle s'était pliée de façon complice à cette existence atypique, presque monacale. Il y avait peu de place pour autre chose.

Elle suscitait la pitié ou l'envie mais jamais l'indifférence. Son courage était souligné, sa persévérance, saluée. Son talent était lui aussi encensé mais elle n'avait jamais cherché ni la gloire ni la reconnaissance, elle était guidée par autre chose, une énergie insondable qui la poussait à créer encore et encore. Dès qu'elle pensait en avoir terminé, voilà qu'une nouvelle envie se présentait à elle, comme une heureuse malédiction.

Le téléphone sonne. Sa sœur souhaite passer prendre des nouvelles, ses nièces veulent l'embrasser.

Elles sont toutes là, dans la même pièce. Deux sœurs menant des vies opposées et réunies par une même dévotion. Géraldine semble toujours sur le qui-vive, un œil appliqué à surveiller ce que fabriquent ses filles énergiques. Elle se lève de temps en temps pour en reprendre une, consoler l'autre, arbitrer un conflit sans importance.

Soudain, l'éclat. Marguerite a trouvé. Elle se lève, se précipite vers lui pour ne pas risquer d'oublier.

Le manuscrit est là, sous ses yeux, attendant de recevoir la bénédiction finale. Son identité est désormais complète. Sa singularité est reconnue, son corps est décoré. Il existe.

Marguerite est émue, comme à chaque fois. Elle a trouvé un titre, ou plutôt, le titre est venu la trouver. Il s'agit toujours d'un jaillissement venu de nulle part et émanant de partout à la fois. Elle s'est dépêchée de cueillir le pétale avant qu'il ne se fane.

Le visage de Marguerite est gagné par un sourire béat, elle regarde ses nièces se chamailler en jouant. Elle pense au mot de Tolstoï, selon lequel la plus haute vocation d'une femme ne se trouve pas dans la maternité.

Marguerite est mère. D'excroissances d'elle-même qu'elle a couché sur le papier depuis ses dix-sept ans, de fragments formant des mosaïques uniques et éternelles. Génitrice de mots dansant entre eux, sur lesquels elle

porte une infinie tendresse. Elle chérit leurs imperfections, applaudit leurs maladresses.

Celui-ci, c'était le *dernier*, se dit-elle, après avoir inscrit en lettres capitales le titre du roman ayant accaparé l'intégralité de son temps et de son esprit depuis neuf mois.

Le *dernier*.

Jusqu'à ce que l'urgence d'écrire vienne la saisir encore et lui enjoigne de sortir de son lit, en pleine nuit, pour prendre la plume et composer à nouveau.

Le dernier, rien qu'un petit dernier.

FIN

Sophie Moreau

27 ans, résidant en région parisienne. Je suis diplômée de philosophie du droit et droit politique (Assas Paris II) et je suis désormais éducatrice. J'ai d'ailleurs publié en mars dernier, aux éditions Érès, un livre concernant mon quotidien. J'aime l'art sous toutes ses formes (J'ai pratiqué le piano, chant, théâtre, cinéma, littérature, écriture...)

<https://www.editions-eres.com/ouvrage/4570/oeil-pour-oeil-clan-pour-clan>